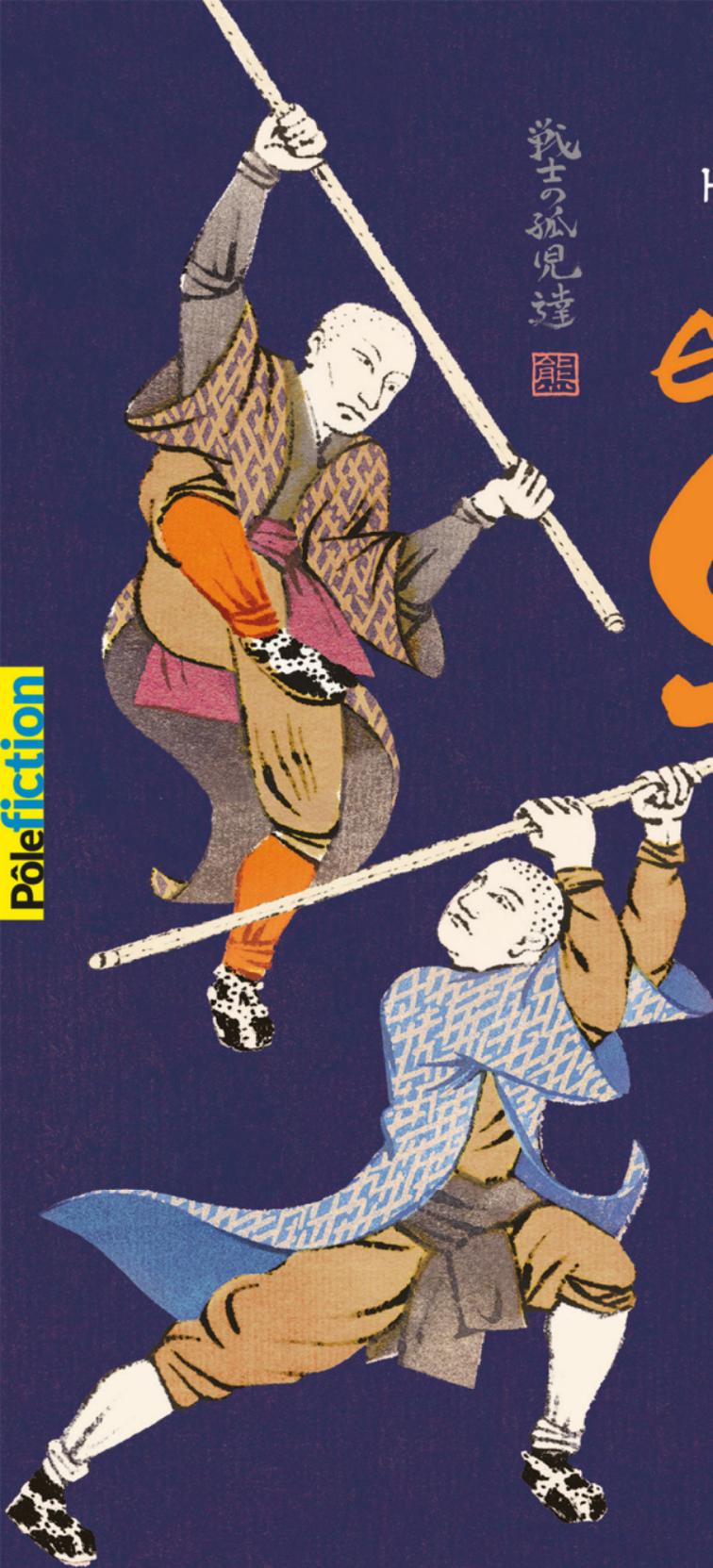


Pôlefiction



戦士の孤兒達



LIAN  
HEARN

Les  
Enfants  
des  
**O  
TO  
RI**

— LES  
GUERRIERS  
ORPHELINS

De la même autrice

### **Shikanoko**

Livre I L'Enfant du cerf

Livre II. La Princesse de l'automne

(Folio, n° 6907) - (Pôle fiction, n° 174)

Livre III. L'Empereur invisible

Livre IV. L'Héritier de l'arc-en-ciel

(Folio, n° 6908) - (Pôle fiction, n° 175)

### **Le Clan des Otori**

I. Le Silence du Rossignol (Folio, n° 3907)

(Pôle fiction, n° 108)

II. Les Neiges de l'exil (Folio, n° 4082)

(Pôle fiction, n° 109)

III. La Clarté de la lune (Folio, n° 4263)

(Pôle fiction, n° 112)

IV. Le Vol du héron (Folio, n° 4724)

(Pôle fiction, n° 113)

Le Fil du destin (Folio, n° 4932)

(Pôle fiction, n° 114)

Le Clan des Otori (Grand format)

### **Les Enfants des Otori**

I. Les Guerriers orphelins (Folio, n° 7278)

(Pôle fiction, n° 213)

II. La Révolte invisible (Grand format)

Lian Hearn

# Les Enfants des Otori

1. LES GUERRIERS ORPHELINS

Traduit de l'anglais  
par Philippe Giraudon

**GALLIMARD JEUNESSE**

Une liste des personnages figure ici.

## GALLIMARD JEUNESSE

5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

[www.gallimard-jeunesse.fr](http://www.gallimard-jeunesse.fr)

Titre original : *Children of the Otori*,  
*Book 1, Orphan Warriors*

Édition originale publiée par Hachette Australie, 2020

© Lian Hearn Associates Pty Ltd, 2020, pour le texte  
Tous droits réservés

*The Tale of the Heike*,  
traduit en anglais par Helen Craig McCullough, 1988

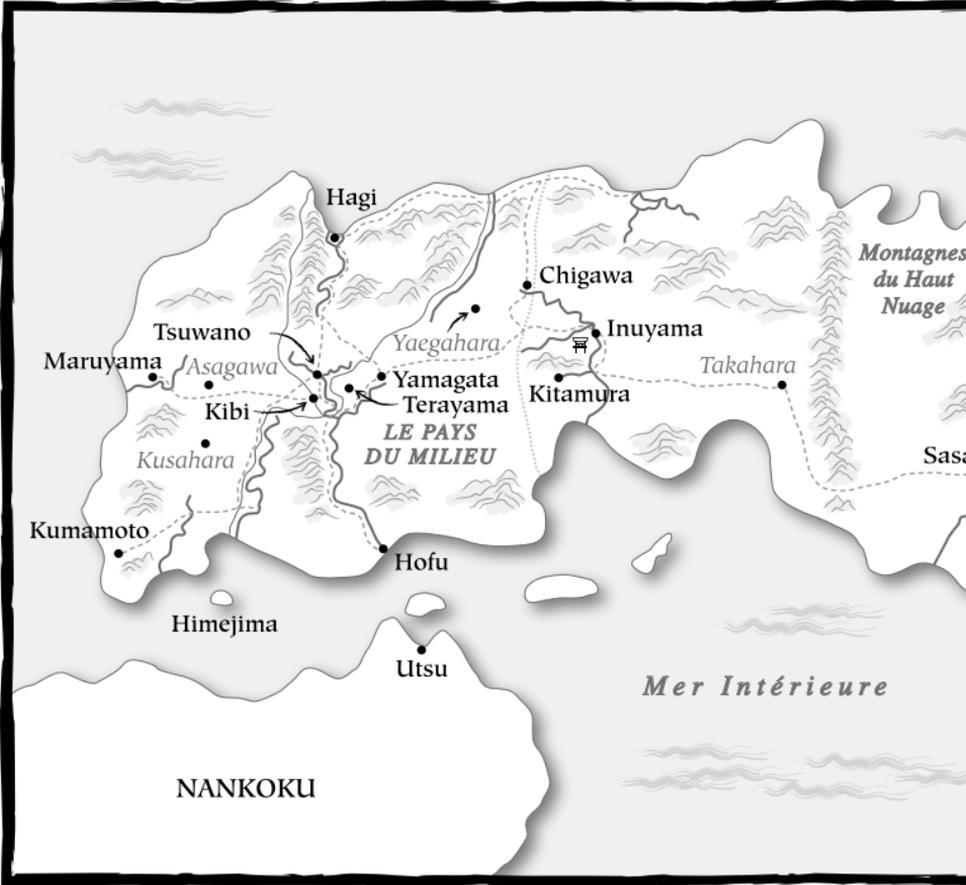
*The Tale of the Soga Brothers*,  
traduit en anglais par Thomas J Cogan, 1987

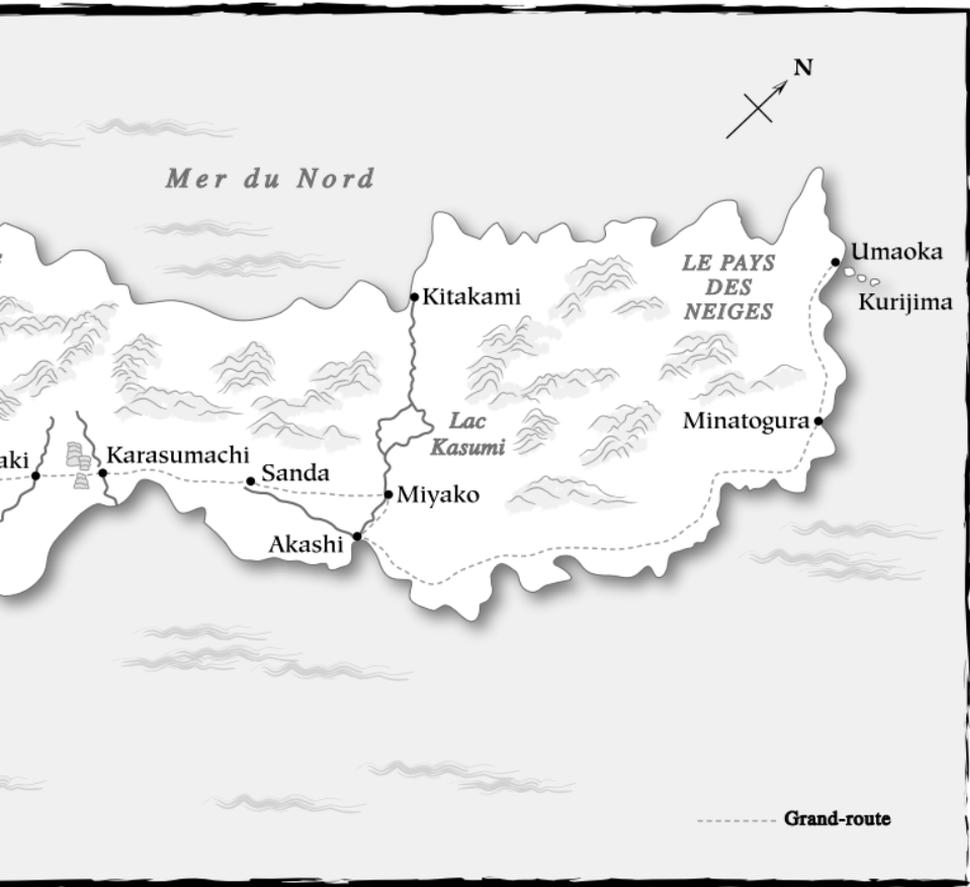
*Takemuki-ga-ki*, traduit en anglais par Royall Tyle, 2016

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2021, pour la traduction française

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2023, pour la présente édition

*Pour K.*





*Même sans parents, un enfant grandit.*  
Proverbe japonais

## *Prologue*

Après s'être séparé de son épouse, Kaede, Otori Takeo avait trouvé la mort. Vers la fin de la même année, un traité de paix entre le clan des Otori et Saga Hideki, le général de l'empereur, avait été scellé par les fiançailles de Shigeko, la fille de Takeo et son héritière, avec sire Saga.

Après les tragédies, les meurtres et les trahisons de cette période affreuse, où des familles s'entre-déchirèrent dans les clans des guerriers comme au sein de la Tribu, nombreux furent les habitants des Trois Pays qui restèrent en proie au deuil et à l'amertume, surtout quand il apparut que Saga n'avait aucune intention de tenir ses promesses.

Kaede et sa fille cadette, Miki, aspiraient à la paix et au pardon, alors que Miyoshi Kahei comptait affronter sire Saga et que Sugita Hiroshi rêvait de vengeance. Non seulement les vivants mais les morts, tels Taku et Sada, assassinés contre toute justice dans la fleur de leur âge, exigeaient réparation.

Parmi ceux qui avaient tout perdu figurait Araï Sunaomi, dont le père, Zenko, avait choisi de suivre la voie du guerrier et avait payé de sa vie son ambition. Sunaomi avait été épargné, à

condition que lui et son frère ne quittent jamais le temple de Terayama, où l'abbé Makoto et Miyoshi Gemba, les plus vieux amis de Takeo, enseignaient la voie du Houou et où habitait également Hisao, le fils de Takeo.

*Ils étaient pareils aux pièces d'un échiquier renversé d'un coup de pied, qui étaient maintenant éparpillées dans la boue et isolées les unes des autres.*

Lui qui avait été le fils aîné d'un guerrier, il n'était plus qu'un orphelin. Au solstice d'hiver, alors qu'il gisait éveillé sur sa couche, dans la pièce glaciale qu'il partageait avec les autres novices et les moines plus âgés, il se rendit compte que cela faisait des semaines que personne ne l'avait appelé par son nom. On se contentait de lui faire signe d'approcher, ou on lui lançait : « Eh, toi ! » Manifestement, c'en était fait de son ancienne vie, mais il n'avait aucune idée de ce qui allait la remplacer.

Il avait été épargné à condition de ne jamais quitter le temple, mais il avait peine à croire qu'il passerait le restant de ses jours dans le cadre rigide de ces nuits brèves et de ces longues journées, vouées au jeûne, à la méditation, à l'étude et au renoncement.

Il s'efforçait de ne pas penser à tout ce qui lui manquait si fort. Les pertes les plus graves étaient trop bouleversantes pour s'attarder dessus, mais dans les nuits comme celle-ci, où il ne parvenait pas à dormir, il se surprenait à regretter cruellement le goût d'huile et de sel du poisson grillé, la saveur sucrée d'un kaki, le contact de robes de soie neuves au premier jour de l'an, l'odeur

réconfortante de son poney et sa façon de tourner la tête vers lui en le saluant d'un hennissement.

Il faisait nuit noire. Autour de lui, il entendait les respirations paisibles de ses compagnons, où se détachaient les quintes de toux de son frère cadet, qui s'appelait autrefois Chikara et qui maintenant, comme lui, avait perdu son nom. Il aurait voulu l'interpeller, se glisser sur sa natte pour s'allonger près de lui, mais on leur avait interdit de se parler, on veillait à les séparer jour et nuit.

Malgré les volets obstruant les fenêtres, l'air glacé entraînait dans la pièce. Il n'arrivait pas à se réchauffer. S'il poussait un soupir, il voyait la buée de son souffle flotter au-dessus de lui. Personne d'autre que lui ne semblait éveillé. De temps en temps, un des garçons parlait dans son sommeil. Il se demandait ce qu'ils voyaient dans leurs rêves.

Juste avant minuit, il eut l'impression qu'il faisait un peu plus chaud. Un bruissement léger s'élevant de l'extérieur l'apaisa. Alors qu'il allait s'endormir, la cloche retentit pour appeler les moines à la prière.

Somnolent, il suivit les garçons dans le couloir menant à la cour. L'un d'eux lui donna une bourrade en murmurant :

– Sale traître Araï!

Ce n'était pas la première fois. Les autres novices se taisaient souvent à son approche, comme s'ils avaient parlé de lui, en évoquant des rumeurs qu'il brûlait de connaître mais ne redoutait pas moins. Aucun d'eux n'était censé discuter. En dehors des psalmodies rituelles et des textes que leur dictait leur professeur, le silence régnait

à Terayama. Un silence si profond que les bruits de la nature en paraissaient plus intenses : le vent dans les cèdres vénérables, les croassements des corbeaux, l'appel mélancolique des hiboux, les couinements soudains des souris sous le parquet.

Il neigeait à gros flocons réguliers, qui avaient déjà recouvert le sol, les lanternes, les branches des arbres. Le rideau immaculé reflétait la clarté des lampes brillant dans l'obscurité. Quelqu'un jouait de la flûte dans les profondeurs du temple. Un gong résonna dans la salle principale. De tels éclairs de beauté lui coupaient le souffle. Par moments, il se sentait attiré par une vie consacrée à la prière.

Il reçut un coup de pied à la cheville, entendit une autre insulte. Furieux, il se retourna d'un bond. Mais il sentit sur lui les yeux de son professeur, Gemba. Sous ce regard tranquille, il se calma, de même que son tourmenteur. Il aimait bien Gemba et se sentait proche de lui, car il savait que le moine avait un lien profond avec les ours de la forêt, et la patte d'ours était – non, avait été – l'emblème de son clan.

Chikara s'était remis à tousser et peinait à reprendre son souffle. Il paraissait vraiment malade, mais il était rare que la maladie dispensât quelqu'un de l'obligation de se lever à minuit pour psalmodier et prier jusqu'au lever du soleil. Cette discipline était censée renforcer à la fois le corps et l'esprit.

– Votre petit ourson ne verra pas l'année nouvelle, chuchota Hisao à côté de lui.

Hisao était passé maître dans l'art de chuchoter du coin de la bouche. Il avait des surnoms

pour tout le monde. Il appelait la tante qui avait amené au temple le jeune garçon et son frère : la Veuve. Et Miki, sa fille : la Vengeance. Le garçon aurait aimé les voir plus souvent, car elles faisaient partie de sa famille, après tout. Cependant, elles restaient confinées dans l'hôtellerie, où elles continuaient de pleurer les morts. Il se demandait si Hisao l'avait affublé d'un surnom, lui aussi.

Comme toujours, Hisao ne prêta pas attention au regard réprobateur de Gemba. Son indocilité semblait incurable. Il se montrait souvent malveillant et décourageait tous les efforts pour le toucher en faisant appel à ses bons sentiments. Gemba faisait preuve envers lui d'autant de patience que de douceur. Il lui trouvait des morceaux de bois de cerisier, de pêcher ou de cèdre, et lui donnait des couteaux pour les sculpter. Avec un talent inné, Hisao en tirait des figurines d'animaux, ce qui lui valait l'admiration du jeune garçon. Celui-ci éprouvait également pour Hisao une pitié complexe, douloureuse. Il ne s'offusquait pas de ses taquineeries, contrairement aux autres novices qui redoutaient souvent ses remarques cruelles et trouvaient pénible de le voir défier ouvertement les moines. Un sentiment incertain avait fini par l'unir à Hisao. Ce n'était pas vraiment de l'amitié, mais pas non plus de l'hostilité.

La remarque sur son frère le troubla, car il sentait qu'elle était vraie. Lorsqu'ils prirent la première collation du jour, il constata que Chikara avait les joues rouges, les yeux larmoyants. Il ne cessa de tousser et ne mangea presque rien. Ensuite, l'aîné des deux frères fut chargé de balayer la neige accumulée sur les vérandas, où

elle fondait au soleil du matin. Le ciel s'était dégagé. Dans la forêt entourant le temple, les arbres étaient couverts des fleurs blanches de l'hiver. Des cimes enneigées, surgissant au loin, se teignaient de rose et d'or dans la lumière. Un moine grand et maigre essayait la neige sur des bûches qu'il empilait dans un panier. Il n'était pas facile de distinguer les moines entre eux, tant ils étaient nombreux et se ressemblaient tous, avec leurs crânes rasés et leurs robes sombres. Les autres novices se consacraient à leurs tâches matinales ou à l'étude, mais Hisao s'était assis au soleil pour sculpter. Fasciné, le jeune garçon oublia son balai et regarda un ourson sortir du morceau de bois.

– C'est un vrai miracle, ce que vous faites là ! lança-t-il.

Bien qu'il eût chuchoté, il eut l'impression d'avoir crié. Dans la forêt, un faisan lança son appel strident et insistant. Il entendait des bols de bois s'entrechoquer. Des lames d'acier glissaient sans bruit, des pilons écrasaient le riz. C'était la saison où l'on préparait des gâteaux de riz en vue des offrandes de la nouvelle année. Le grand froid céda peu à peu la place au début du printemps. En bas des marches, les fleurs de bardane étaient en bouton. Il lui semblait sentir sur sa langue la saveur des gâteaux de riz, mais l'idée que Chikara puisse ne pas vivre assez longtemps pour les goûter l'emplissait d'appréhension.

– J'ai toujours su fabriquer des objets, répliqua Hisao. J'aime les outils. Un bon couteau, comme celui-ci, possède une vie qui lui est propre. Toutes les armes sont ainsi. Elles poursuivent leur but,

quelle que soit la main qui les tient. Quand on comprend ça, on est leur maître et elles doivent se soumettre à votre volonté. Le couteau sait ce qu'il attend du bois. Ils se parlent, et voici le résultat de leur dialogue.

Il brandit l'ourson à moitié terminé.

– Si je mène mon œuvre à bien, et s'il n'est pas mort avant, je donnerai cette figurine à votre frère.

– Vous ne les terminez jamais.

– C'est vrai, admit Hisao en souriant d'un air entendu.

Le jeune garçon l'observa. Hisao était presque adulte, il devait avoir sept ou huit ans de plus que lui. Sa peau était lisse, son teint hâlé, ses cheveux noirs comme une aile de corbeau. Il avait une bouche plutôt grande et un front étroit, qui surmontait des yeux au regard méfiant et rusé.

– Pourquoi me dévisagez-vous comme ça ? lança Hisao d'un ton de défi.

Le garçon se remit à balayer.

– Alors ?

– Je réfléchissais, c'est tout. Je me demandais qui vous étiez vraiment, ce que vous faisiez dans ce temple que vous semblez tellement détester. Êtes-vous forcé de rester ici, comme moi ?

– Nous ne sommes pas censés parler de nous-mêmes, observa Hisao en parodiant Miyoshi Gemba.

– Vous avez raison. Je suis désolé.

La neige avait mouillé le balai, qui laissait sur le sol comme des traces de griffes.

– Dans ce cas, je vais tout vous dire, déclara Hisao avec un petit rire méprisant. Je suis le fils d'Otori Takeo.

– Mon oncle ? Celui qui est mort ?

– Oui, il est mort. Ma mère aussi. Elle appartenait à la Tribu. Savez-vous ce que cela signifie ?

– Oui, répondit le garçon en sentant son cœur s'emballer.

Toute sa vie, il avait surpris des bribes de conversation, des échanges chuchotés à ce sujet. Désireux d'impressionner Hisao, il lança :

– Avant sa mort, mon autre oncle se trouvait dans la Tribu.

Hisao rit de plus belle.

– Vous dites ça comme si c'était un choix. On ne se trouve pas dans la Tribu, on lui appartient de naissance et on ne peut jamais s'en échapper.

Après un silence, il reprit sur un ton différent :

– J'avais oublié que Taku était aussi votre oncle.

– Vous le connaissiez ?

– Je l'ai tué, idiot. Vous ne le saviez pas ?

Hisao le fixa de ses yeux brillant d'une lueur malveillante.

– Sur l'ordre de votre père, bien sûr. Votre père a trahi bien des gens. Taku n'était que le premier de la série.

Comme le garçon gardait le silence, Hisao reprit :

– Voilà les vrais rapports qui existent entre des frères.

Baissant les yeux sur sa paume où reposait la figurine presque achevée, merveilleuse, il trancha soudain d'un coup de couteau la tête de l'ourson.

– Chikara ne l'aura pas, finalement. Quel dommage !

Il jeta les deux morceaux dans le jardin, où ils

tombèrent dans la neige en y creusant deux petits trous sombres.

Le garçon serrait le balai dans ses mains, immobile.

– Mais votre oncle est retors. Même mort, il a tout d'un membre de la Tribu. Il refuse de me laisser en paix.

Les yeux de Hisao brillaient toujours, mais son ton avait changé de nouveau, il donna l'impression au garçon d'être presque terrifié. Derrière lui, l'air sembla soudain d'une densité insolite. Les buissons couverts de neige du jardin se voilèrent d'une brume obscure. Le soleil était radieux, et pourtant il faisait sombre.

« Il y a quelqu'un là-bas », se dit le garçon. Mais peut-être n'était-ce que l'ombre d'un corbeau sur la neige. Il entendit un brusque battement d'ailes, puis la voix de Gemba dans son dos :

– Que faites-vous là à bavarder ? Rentrez tout de suite. En silence.

Hisao ne bougea pas. Le garçon rougit, comme toujours quand on le réprimandait, et alla pendre le balai à sa place sous l'avant-toit. Tremblant, au bord des larmes, il s'arrêta un instant pour tenter de se maîtriser. Le moine du jardin passa devant lui, chargé du panier rempli de bûches. Il sembla vouloir dire quelque chose, mais Gemba survint à cet instant en annonçant :

– Notre abbé désire vous voir.

– Parce que j'ai parlé à Hisao ?

– Il vous exposera lui-même ses raisons.

Le garçon suivit Gemba dans le long couloir. Il s'inquiétait de ce que l'abbé pouvait lui vouloir, et espérait qu'il n'allait pas manquer le repas de

midi. C'était la première fois qu'il se rendait dans cette partie du temple. Il ne s'était pas aperçu que tant de pièces plus petites se succédaient derrière les salles principales, séparées du couloir par des écrans. Il y avait également un grand nombre d'alcôves et de niches abritant des statues et des calligraphies, devant lesquelles brûlaient des lampes à huile baignant d'une chaude lumière le parquet sombre et luisant.

Au bout du couloir, ils traversèrent la cour s'étendant derrière le portail principal et le corps de garde, avant d'obliquer dans le cloître menant à la salle où se trouvaient les peintures de Sesshu. Le garçon se rasséra un peu à l'idée qu'il pourrait au moins entrevoir ces peintures, qu'il avait contemplées un jour et n'avait jamais oubliées.

L'abbé était assis sur le sol de cette salle, qui donnait sur le jardin où les rochers symbolisant les montagnes des Trois Pays, couronnés de neige, brillaient d'un éclat éblouissant au soleil. Il avait été un guerrier redouté, mais il avait renoncé à ses armes pour suivre la voie du Houou. Son nom était autrefois Makoto, et bien qu'il en eût adopté un autre en devenant abbé, c'était ainsi que le garçon l'appelait toujours pour lui-même.

Makoto portait une robe de chanvre d'un gris terne, qui ne pouvait cacher ses larges épaules et ses bras musclés. Un petit chat tigré était blotti dans les plis de sa robe.

– Je vous ai amené Araï Sunaomi, dit Gemba en faisant signe au garçon de s'agenouiller.

Au bout de quelques instants, Makoto l'invita à se redresser. Observant son visage, il déclara :

– Araï Sunaomi. Plus personne à l’avenir ne devra vous appeler par ce nom.

Il se tourna vers Gemba.

– Il ressemble à sa mère et aux Shirakawa, plus qu’aux Araï.

– C’est une protection à certains égards, mais cela peut aussi constituer un danger, répliqua Gemba de façon énigmatique.

– Je suis d’accord avec vous. Laissez-nous, maintenant. Je veux lui parler seul à seul.

Quand Gemba les eut quittés, Makoto s’adressa de nouveau au garçon :

– Eh bien, il faut que vous oubliiez vos parents et tout ce qui faisait votre vie jusqu’à présent. Effacez-les de votre mémoire. Sire Saga Hideki, qui gouverne désormais les Huit Îles au nom de l’empereur, a épargné votre vie et celle de votre frère à condition que vous ne sortiez plus de Terayama. Ce destin peut sembler cruel, mais je me souviens que, lors de votre visite ici avec sire Otori, vous aviez exprimé le désir de revenir étudier chez nous. Vous nous aviez confié ceci...

Il prit une plume dorée, qu’il tendit au garçon. C’était une plume de houou, l’oiseau sacré vivant dans la forêt autour de Terayama. Le novice se rappelait très bien le jour où il avait vu les houous, entendu leur chant magique et trouvé cette plume. Il hocha la tête. Détournant les yeux de l’abbé, il contempla les peintures, les paysages brumeux, le cheval, les moineaux.

Makoto sourit légèrement, mais sa voix était accablée de chagrin.

– Les temps ont changé, depuis ce jour, et nombre de ceux qui étaient avec nous sont partis

pour l'autre monde. Cependant j'espère que votre désir d'autrefois sera un soutien pour vous et vous rendra plus facile à supporter l'amertume apparente de votre sort. Gemba m'a dit que vous étiez un enfant exceptionnel doté de grandes ressources spirituelles. Nous devons espérer que cette voie, même si vous ne l'avez pas choisie, se révélera celle qui vous convient en cette vie. *Même sans parents, un enfant grandit*, dit le proverbe. Dorénavant, nous serons comme des parents pour vous.

Le cri éclatant du faisan retentit dans le jardin. Makoto observa :

– Ce cri annonce l'arrivée du printemps. J'ai beau savoir qu'il s'agit du faisan, chaque fois que je l'entends, j'espère en mon cœur que ce pourrait être l'appel des houous. Ils sont partis, et qui sait s'ils reviendront un jour.

– Dois-je oublier que je les ai vus ? demanda le garçon en regardant de nouveau l'abbé.

– Vous pouvez garder le souvenir de ce moment unique.

Une émotion si violente submergea le garçon qu'il craignit d'éclater en sanglots. Respirant un grand coup, il demanda :

– Si je dois abandonner mon nom, comment m'appellera-t-on ?

– J'ai pensé à Sozo pour vous, et Kasho pour votre frère.

– Ne pourrais-je pas m'appeler plutôt Kasho ?

– Vous pouvez choisir à votre guise. Ce ne sont que des noms.

« Kasho », se dit-il. À cet instant, il comprit qu'il n'était ni Sunaomi ni Kasho. Il n'était pas

l'adolescent mince, sur le point de devenir un homme, qui était à genoux devant l'abbé, ni l'esprit capable de penser et de se souvenir, ni même le cœur en proie à l'amour et au chagrin. Il se retrouvait face à une autre réalité, éblouissante, indestructible. Le regard soudain éveillé, il observa ce qui l'entourait. Tout ruisselait de lumière. Jusqu'aux rochers couverts de neige et aux arbres aux troncs noirs, tout s'écoulait en harmonie avec la pulsation immense de la vie. Son regard embrassait aussi les peintures. L'artiste avait arrêté le temps, mais rien ne reste à jamais immobile, tout finit par se libérer. Le cheval lui lança un coup d'œil en piétinant le sol. Le vent agita les arbres du paysage, et de la neige tomba de leurs branches. Tournant la tête, les moineaux se mirent à voler. Le chat se réveilla, poussa un grondement assourdi et s'accroupit, les yeux fixés sur les petits oiseaux, prêt à bondir.

L'abbé tendit la main pour ramener le calme, et déclara à voix basse :

– Apparemment, Gemba avait raison.

En l'entendant, Kasho réintégra aussitôt son corps. Tout se figea. Après un dernier pépiement, les moineaux cessèrent de bouger. Le chat cligna des yeux, perplexe, puis se mit à ronronner sous les doigts de l'abbé.

– Que s'est-il passé ? demanda Kasho.

– Une sorte de miracle, peut-être, répondit Makoto, le regard plein d'inquiétude et de pitié. N'en parlez à personne. Et si quelque chose de ce genre se reproduit, venez nous trouver, Gemba ou moi.

Kasho s'inclina et se leva.

– Je suis heureux que vous soyez venu ici, dit l'abbé. J'espère que nous pourrons vous protéger.

En quittant la pièce, Kasho se sentait épuisé, sa tête lui tournait. Comme Gemba était invisible, il se demanda s'il retrouverait son chemin et s'il resterait quelque chose à manger pour lui. En traversant le cloître, il constata que le portail principal était ouvert. Quelqu'un arrivait, des porteurs étaient en train de déposer un palanquin. Alors qu'il traînait le pas pour voir de qui il s'agissait, le moine jardinier s'avança vers lui dans la cour, un bol à la main.

– Je vous ai gardé de quoi manger, déclara l'homme.

– Merci, dit le garçon. Il faudra m'appeler Kasho, à l'avenir.

Le moine sembla sur le point de s'incliner, puis se ravisa.

– C'est un beau nom, assura-t-il avec gravité. Venez, je vais vous guider.

Hisao était toujours assis dans la véranda, à jouer indolemment avec son couteau. Le temple était silencieux. De la neige dégoulinait des avant-toits en fondant. Le ciel était limpide, le soleil déclinait déjà vers l'ouest. La nuit promettait d'être froide. Il allait geler et la neige fondue formerait des glaçons. Kasho entendit au loin le bourdonnement monotone d'un des professeurs dictant un texte sacré. Sa voix n'aurait pas dû être ainsi sèche et morne, mais vibrante de joie. Kasho fut saisi d'une envie irrésistible de chanter les mots. Ne voulant pas que Hisao se moque de lui, il se contraignit au silence.

– Asseyez-vous et mangez, dit le moine. Je dois

retourner travailler. Rejoignez ensuite les autres novices.

Il se tourna vers Hisao.

– Ne devriez-vous pas être en train d'étudier, vous aussi ?

– J'ai été déclaré rebelle à tout enseignement, répondit Hisao. Il est donc inutile que je passe des heures à m'ennuyer.

– Vous devez vous ennuyer encore plus, à vous prélasser ici, observa le moine.

– De quel droit me jugez-vous ? rétorqua Hisao. Ignorez-vous que je suis le fils de sire Otori ?

L'homme garda le silence, mais lui jeta un regard si méprisant qu'il fit mal à Kasho. Le garçon se concentra sur sa collation – un gruau de millet avec de la fécule de marante et quelques feuilles de mizuna.

– Il s'est entiché de vous, dit Hisao quand le moine s'éloigna de son pas lent et décidé. Pas étonnant, joli garçon comme vous êtes. Faites attention ou vous n'échapperez pas à ses caresses. Ils sont tous pareils. L'abbé a-t-il tenté sa chance ?

– Bien sûr que non !

Kasho se promit de ne jamais raconter à Hisao ni à personne d'autre ce qui s'était passé, car il craignait déjà que cet épisode s'efface de sa mémoire comme tous ses autres souvenirs.

– Je me demande qui est ce gaillard, reprit Hisao. Il n'a pas du tout l'air d'un moine, je trouve.

– Eh bien, c'est un jardinier. Il n'est sans doute pas vraiment moine.

– Il doit attendre quelque chose de vous.

– Il s'est montré gentil, rien de plus.

Kasho avala la dernière bouchée de gruau et se leva. Quand il s'éloigna, Hisao lui cria :

– Personne ne se montre gentil sans raison.  
Tout le monde attend quelque chose en échange.

## 2

Quelques jours après que les peintures se furent animées et que Kasho eut vu arriver un inconnu en palanquin, Gemba alla le chercher avec son frère dans la salle d'étude.

– Votre tante désire vous voir, dit-il.

Kasho n'avait pas vu sa tante, Shirakawa Kaede – la femme que Hisao surnommait la Veuve – depuis le jour où elle les avait menés à Terayama, lui et son frère, voilà déjà plus de deux mois. Gemba conduisit les deux garçons à travers le temple, en empruntant le même chemin que lors de la visite de Kasho à l'abbé. C'était un après-midi sombre et froid. Les cours étaient couvertes de neige. Des fleurs avaient beau briller sur les branches noueuses des pruniers, le printemps semblait encore loin.

Depuis plusieurs semaines, les deux frères s'étaient à peine parlé. Kasho n'avait toujours pas appelé à voix haute Chikara par son nouveau nom, Sozo. Il se le répétait en lui-même pour tenter de s'y accoutumer. Sozo marchait à son côté, si près qu'il l'effleurait par moments. Dès qu'il l'avait vu, Kasho avait compris qu'il allait mal. Son frère était secoué de quintes de toux et devait lutter pour reprendre son souffle. Il ne

restait rien chez lui des rondeurs de l'enfance, tant il avait maigri. Le temps qu'ils aient traversé le jardin enneigé pour rejoindre la résidence des femmes, il se mit à frissonner violemment. Kasho songea qu'ils devaient offrir un spectacle pitoyable, avec leur crâne rasé, leur robe élimée, leurs pieds nus, violacés par le froid et couverts d'engelures. Le regard consterné de leur tante le confirma dans cette impression.

S'approchant vivement, elle toucha leur tête et prit les mains de Sozo dans les siennes.

– Il ne va pas bien ! s'exclama-t-elle.

– Il a eu la fièvre et sa toux s'obstine, expliqua Gemba. Mais même avant, sa santé n'avait rien de florissant.

Ils échangèrent un regard rapide.

– Que peut-on faire pour lui ? lança Kaede. Et s'il venait habiter ici pour un temps, avec ma fille et moi ?

Attirant Sozo vers elle, elle le serra dans ses bras. Kasho vit les épaules de son frère trembler, tandis qu'il pleurait en silence.

– Vous êtes déjà absorbée par les soins que réclame notre dernier visiteur, observa Gemba. Et vous n'êtes guère robuste.

Elle n'avait pas l'air bien, se dit Kasho. Son visage, autrefois si beau, était blême et fatigué. Elle portait toujours un châle couvrant sa tête. Comme il glissait légèrement, le garçon aperçut les cicatrices laissées par l'incendie qui l'avait brûlée voilà tant d'années.

Sa tante lui sourit par-dessus la tête de Sozo.

– Venez vous asseoir près du brasero, pendant que je discute avec Gemba.

Elle les mena dans une pièce longue et élégante, au sol tapissé de nattes de paille dorée, dont les bordures de soie violette s'ornaient de hérons, l'emblème des Otori. Les écrans de papier étaient fermés. Dans la lumière de ce jour de neige, ils brillaient d'un éclat nacré. Des lampes étaient allumées dans un coin. Des peaux d'agrumes séchées parfumaient l'air tiède d'une odeur aussi agréable que capiteuse.

Une jeune fille était agenouillée près d'une rangée de coussins, sur lesquels était étendu un homme. Kasho comprit qu'il devait s'agir de l'inconnu arrivé en palanquin. Se dégageant avec douceur de l'étreinte de Sozo, Kaede fit asseoir les deux garçons à côté d'un brasero de fer, dont les tisons donnaient plus de chaleur que Kasho n'en avait senti depuis des semaines.

– Mes petits cousins, lança la jeune fille. Je suis heureuse de vous revoir.

Elle s'appelait Miki. Dans son ancienne existence, Kasho savait qu'il avait été question de la lui faire épouser quand ils seraient adultes. Il avait détesté cette idée, car elle et sa sœur l'avaient si bien taquiné qu'il les avait prises en aversion. Toutefois, maintenant que ce n'était plus possible, il regrettait ce projet.

– J'imagine que nous ne sommes plus cousins, dit-il.

– Nous serons toujours cousins, répliqua Miki. Même si nous devons faire semblant du contraire. On vous a donné de nouveaux noms, à ce que j'ai entendu dire.

– Kasho et Sozo.

– Eh bien, je vais préparer du thé et voir si je

peux trouver quelques douceurs pour Kasho et Sozo. Voici Sugita Hiroshi. Il a été grièvement blessé à la bataille de Takahara mais il a survécu, à notre grande joie.

L'homme semblait dormir. Kasho l'observa. Il avait beaucoup entendu parler de lui et l'avait déjà rencontré, mais il ne l'aurait pas reconnu. Le guerrier était si pâle qu'il ressemblait à un visiteur d'un autre monde. Cette pâleur et sa maigreur extrême lui conféraient une beauté particulière. Sa chevelure était noire et épaisse, en dehors d'une mèche blanche sur son front. Ses cheveux et sa barbe semblaient n'avoir pas été coupés depuis des mois, ce qui donnait à son visage anguleux l'apparence d'un masque sculpté par la souffrance.

Hiroshi battit soudain des paupières et tourna la tête, de façon à voir les visages des deux garçons. Il plissa les yeux et son expression se durcit. Kasho baissa la tête, en sentant son cœur s'emballer.

Miki revint avec une bouilloire, des bols en céramique et un petit plat de pâte de haricots rouges coupée en carrés. S'accoudant sur sa couche, Hiroshi lui demanda d'un ton rude :

– Qui sont ces garçons ?

– Personne, répondit-elle. Ce sont juste des novices du temple.

– Inutile d'essayer de me mentir, Miki. Je vous connais depuis votre naissance.

– Je ne mens pas, répliqua la jeune fille, dont le visage pâle rougit légèrement. Je vous dis ce qui doit être à présent la vérité.

– Ce sont les fils de Zenko. Celui-ci ressemble

beaucoup à sa mère et aux sœurs de cette dernière, et l'autre est le portrait de son père. Zenko et Hana, ces traîtres immondes ! Comment se fait-il que leurs fils soient encore vivants ?

Kasho eut l'impression de recevoir une gifle. Il se força à lever la tête pour regarder Hiroshi dans les yeux.

– Sire Hiroshi, dit Miki, ce ne sont que des enfants. Ma mère les a amenés à Terayama, où ils consacreront leur vie à la voie du Houou.

– Le premier n'est plus vraiment un enfant. Manifestement, il entrera bientôt dans l'âge adulte.

– Il est plus jeune qu'il ne paraît, et on ne peut le rendre responsable des crimes de son père.

– Pourquoi donc ? Si je vous aime et vous sers, vous et vos sœurs, c'est en souvenir du noble caractère et de la grande vertu de votre père.

– Nous sommes aussi les filles de notre mère, murmura Miki. D'après votre raisonnement, vous devriez nous haïr.

– Je serais incapable de vous haïr. Et je ne reproche rien à votre mère.

Son regard se fit lointain. L'espace d'un instant, il sembla se perdre dans le passé. Puis il soupira et déclara :

– Pardonnez-moi. La souffrance me fait perdre la tête, sans compter l'idée qu'elle va se marier d'un jour à l'autre...

– Ira-t-elle vraiment jusqu'au bout ?

– Vous connaissez votre sœur. Rien ne pourra détourner Shigeko de ce qu'elle considère comme son devoir. Elle va épouser sire Saga, en échange de sa promesse de laisser en paix les Trois Pays.

– Si elle met ainsi un terme à la guerre, sa décision est juste.

– Bien sûr, ma raison est d'accord avec vous, mais pas mon cœur. Sire Saga est un homme aussi féroce qu'imprévisible. Et il est entouré par un nid de vipères, à commencer par ses trois ambitieux de fils. Pourquoi endureraient-ils une nouvelle belle-mère, qui risque d'avoir des enfants que leur père pourrait leur préférer ? Ils s'empareront du moindre prétexte pour la calomnier et saper son influence. Elle est si bonne qu'elle ne voit pas le mal.

Cette tirade sembla épuiser Hiroshi, qui s'allongea de nouveau en fermant les yeux.

Versant le thé dans les bols, Miki en donna aux deux garçons. Ils burent le breuvage parfumé et mangèrent les gâteaux sans parler, en essayant de les faire durer le plus possible.

Quand ils eurent fini, Sozo chuchota à Miki :

– Où sire Hiroshi a-t-il été blessé ?

Le guerrier ouvrit les yeux.

– Tu veux voir ?

Il repoussa les couvertures pour montrer les cicatrices sur ses jambes. Les entailles avaient été à la fois longues et profondes. Elles avaient à peine cicatrisé, en laissant d'affreuses marques rouges et en tirant la peau, qui brillait d'un éclat blanchâtre. Ses muscles autrefois puissants avaient fondu. Ses pieds étaient blancs, parfaitement lisses et propres, comme s'il n'avait pas marché depuis des mois.

– Ça a dû être une bataille terrible, dit Sozo.

La chaleur avait aggravé sa fièvre. Il avait les joues rouges, les yeux plus brillants qu'il n'était naturel.

– Nombreux sont ceux qui sont morts là-bas, et non moins nombreux les idéaux et les illusions qui ont disparu avec eux, déclara Hiroshi.

– Vous allez habiter ici, à présent ? demanda Sozo.

– Jusqu'à ce que je puisse de nouveau marcher. Le guerrier se tourna vers Miki.

– Vous savez, je ne me sentais pas en sûreté à Inuyama. Sire Sonoda et son épouse, dame Aï, ont fait tout ce qu'ils pouvaient pour moi, mais ils ont dû envoyer Kei, leur fille unique, en otage auprès de sire Saga. S'il leur avait ordonné de me livrer, ils n'auraient pu refuser.

– Mais pourquoi exigerait-il une chose pareille, maintenant que nous sommes en paix ? s'étonna Miki.

– L'année dernière, votre sœur, Gemba et moi-même avons vaincu sire Saga lors d'une chasse aux chiens en présence de l'empereur. Il ne nous le pardonnera jamais. À présent qu'il a Shigeko en son pouvoir, il va chercher à nous assassiner, Gemba et moi. Mais au temple, peut-être aurai-je au moins le temps de me remettre.

Il s'interrompit, puis dit d'une voix si basse qu'ils l'entendirent à peine :

– Je veux parler de ma force physique. Quant à mon cœur, il ne se remettra jamais.

Kasho fut pris d'une profonde pitié pour lui. Il aurait aimé avoir un moyen de racheter les crimes de ses parents. Bien qu'il eût envie de le dire à Hiroshi, il ne trouva pas les mots nécessaires. Kaede et Gemba les rejoignirent près du brasero.

– Votre frère va rester ici, déclara Kaede. Nous ferons en sorte qu'il recouvre sa santé.

– Vous pouvez partir, maintenant, ajouta Gemba. Je vais parler un moment avec Hiroshi.

Kasho retourna dans la salle d'étude. Il se sentait plus seul que jamais.

Le printemps fut particulièrement tardif. La neige tomba pendant des semaines, isolant le temple du monde extérieur. L'entraînement des novices redoubla d'intensité, car les moines affirmaient que le temps froid formait le caractère. Kasho n'oublia pas ce qu'avait dit Hiroshi. Il voulait se racheter aux yeux du guerrier et prit l'habitude de le suivre sans se faire voir, dans l'espoir de pouvoir lui rendre des services. Gemba confectionna une béquille en bois pour Hiroshi. Quand il eut repris des forces, le guerrier s'en servit pour se déplacer en boitillant dans les salles et les couloirs. Il acquit une aisance étonnante, et ses bras et ses épaules se musclèrent de façon impressionnante.

Toutefois, il y avait des plaques de verglas sous la neige, et il tomba un jour en glissant dessus. Kasho le découvrit dans la cour où il s'était effondré derrière un citrus. Il se mit à tomber du grésil, qui se transformait en glace dès qu'il touchait le sol.

– Relevez-moi avant que je meure de froid! s'exclama le guerrier en voyant Kasho.

Le garçon essaya de l'aider à se remettre sur pied, mais fut incapable de le soulever.

– Je vais trouver quelqu'un d'autre, assura-t-il.

Il courut à la véranda où Hisao était assis comme toujours, à sculpter. Un petit feu brûlait dans un bol de fer à côté de lui.

– Venez avec moi ! lança Kasho. J’ai besoin de votre aide.

Hisao leva les yeux du morceau de bois qu’il tenait dans ses mains.

– Je n’ai pas terminé.

– Vous terminerez plus tard. Venez tout de suite !

– Oh, d’accord, de toute façon je ne fais rien de bon.

Hisao jeta au feu la figurine à moitié sculptée. Kasho entrevit fugitivement la tête d’un loup, avant que les flammes ne l’engloutissent.

– Il ne fallait pas ! s’écria-t-il.

– Il ne fallait pas, mais je l’ai fait quand même.

– Pourquoi faut-il toujours que vous détruisez tout ?

– Je suis comme ça, répliqua Hisao.

Il esquissa son sourire coutumier mais ne dit rien de plus, tandis qu’il suivait Kasho jusqu’à l’endroit où Hiroshi gisait sur le sol gelé.

Lorsqu’il le vit baisser les yeux sur le guerrier étendu, le garçon craignit un instant qu’il ne refuse de l’aider, mais Hisao s’agenouilla en commandant :

– Mettez vos bras autour de mon cou.

Quand Hiroshi se fut exécuté, Hisao se releva avec souplesse. En ramassant la béquille pour les suivre, Kasho vit combien Hisao était fort et n’avait aucun mal à porter le blessé.

Hisao s’assit au bord de la véranda et laissa le guerrier glisser à terre.

Hiroshi s’efforçait de ne pas frissonner.

– Vous êtes tout mouillé, dit Kasho, je vais vous chercher des vêtements secs.

– C'est inutile, répliqua Hiroshi. Ils sécheront sur moi.

Se rapprochant du bol de fer, il souffla sur les braises. Les flammes jaillirent aussitôt. Il ne restait plus que des cendres de la figurine. Une fumée s'éleva, bleue et parfumée.

Hisao s'assit en tailleur, en face du guerrier. Les deux jeunes hommes se regardèrent fixement à travers la fumée.

– Vous pourriez me remercier, observa Hisao.

Peut-être était-ce la fumée qui donnait à Kasho l'impression que quelqu'un se trouvait derrière Hisao, comme une présence effleurant le voile de la réalité, prête à s'avancer au premier appel. Il était glacé jusqu'aux os.

Hiroshi ne répondit pas directement, mais déclara :

– Vous ne lui ressemblez pas du tout. J'imagine que cela devrait me soulager.

– Vous parlez de mon père ? dit Hisao. Je n'en ai aucune idée. Je ne l'ai pas vraiment connu.

Son ton désinvolte dut exaspérer Hiroshi, car il répliqua d'un ton amer :

– J'aurais préféré que vous soyez exécuté. Pourquoi vous ont-ils laissé la vie sauve ?

– Ils espèrent pouvoir me sauver.

– Vous sauver ? De quoi ?

– De mes propres ténèbres intérieures. Vous savez sans doute que j'ai été élevé dans la Tribu.

– Il est impossible d'apprivoiser un renard, ou d'empêcher un serpent de mordre. Vous ne changerez jamais.

Cette sentence ne parut nullement déranger ni offenser Hisao. Il déclara en souriant :

– C'est un soulagement de se trouver face à quelqu'un de sincère. La haine m'est plus familière que l'affection et la compréhension.

– Eh bien, vous pouvez au moins être sûr de ma haine.

– Et vous de la mienne, répliqua Hisao.

Hiroshi s'inclina d'un air moqueur.

– Moi, je ne vous hais pas, intervint Kasho.

Mais ni l'un ni l'autre ne firent attention à lui.

– Vous êtes très robuste, dit Hiroshi. Et vous avez un excellent équilibre. Pourriez-vous courir en me portant sur votre dos ?

– Je suppose que oui.

– Même si je tenais un sabre ou un arc ?

Hisao éclata de rire.

– Pourquoi ferais-je une chose pareille ?

– Pour sortir d'ici, répondit Hiroshi d'un ton pressant. Je ne compte pas rester toujours au temple, et je devine que telle n'est pas non plus votre intention. Si vous devenez mes jambes, vous pourrez vous échapper. Fini l'affection et la compréhension ! Vous n'aurez plus que moi et ma haine éternelle.

Hisao garda le silence. Il fronçait les sourcils, comme s'il écoutait une autre voix.

– Connaissez-vous Muto Taku ? demanda-t-il enfin.

– Vous devez vous en douter. C'était mon meilleur ami depuis l'âge de dix ans. Et vous l'avez tué. Pourquoi cette question ?

– Je vous expliquerai peut-être un jour. Quand nous nous connaîtrons mieux et que notre haine aura atteint son plein développement.

– Vous acceptez, alors ?

– Je serai votre serviteur, dit Hisao avec une gravité mêlée d'ironie. Du moment que vous me sortez d'ici.

Hisao n'avait jamais participé aux séances quotidiennes d'entraînement, sous prétexte qu'il connaissait suffisamment de moyens pour se défendre et qu'il ne voyait pas l'intérêt de se battre avec des bâtons si l'on n'essayait pas de tuer son adversaire. Toutefois, après avoir accepté de porter Hiroshi, il l'emmena chaque après-midi afin de perfectionner l'art de ne plus faire qu'un l'un avec l'autre. Ils se disputaient souvent, s'insultaient et en venaient presque aux mains, mais ils s'obstinaient. Au début, ils restèrent dans l'enceinte du temple, mais bientôt ils se mirent à monter et descendre les marches creusées dans la montagne. Kasho les observait, stupéfait de voir Hisao bondir de l'une à l'autre avec l'aisance d'un chevreuil. Un jour, pensait-il, ils descendraient pour ne plus revenir.

Hiroshi insista pour loger dans le temple, où il prit part à tous les rituels de prière et de méditation, ainsi qu'aux heures d'étude en commun, pendant lesquelles il expliquait aux novices le sens des textes antiques. Il corrigeait leur lecture et mettait à l'épreuve leur mémoire. Parfois, il consentait à leur parler de tactique militaire et de stratégie. Ils l'écoutaient avec respect, car ils savaient qu'il avait reçu l'éducation d'un guerrier.

L'hiver relâcha peu à peu son emprise et les jours devinrent plus chauds. De petits bourgeons duveteux apparurent sur les saules. On envoya les novices chercher dans la montagne des

fougères, de l'armoise et des asperges sauvages. Lors de ces expéditions, son frère manquait particulièrement à Kasho. Quand il demanda timidement de ses nouvelles à Gemba, en profitant d'un moment où il était seul avec le moine guerrier, celui-ci répondit :

– Nous devons espérer que tout ira au mieux. Le Ciel dispose de sa vie.

Kasho n'en sut pas davantage. Il ne voyait jamais sa tante, et n'apercevait que rarement Miki quand elle se promenait dans les jardins.

Un après-midi, après la séance d'entraînement, Kasho fut envoyé au puits pour chercher l'eau glaciale qui avivait la combativité et l'endurance de ceux qui la buvaient. Malgré ses mains engourdis, il avait réussi à hisser le seau, mais il sursauta en voyant arriver soudain le jardinier. La corde glissa de ses doigts, en les brûlant au passage, et le seau retomba au fond du puits avec un bruit sourd.

Le visage du jardinier était pâle, ses yeux éperdus.

– Seigneur..., commença-t-il.

Il se corrigea.

– Kasho, appelez votre frère. Appelez-le vite, tout de suite !

– Où est-il ? Que s'est-il passé ?

Dans son effroi, il sentit son cœur s'arrêter comme un oiseau frappé en plein vol.

– Vous pouvez le faire revenir. Appelez-le tout de suite dans le puits !

C'était un moyen d'évoquer les morts.

– Non, chuchota Kasho. Non !

– Vous pouvez le sauver, insista l'homme en

l'attrapant par les épaules pour le courber en avant.

– Sozo! tenta de crier le garçon, mais sa voix se brisa.

– Appelez-le par son vrai nom! Hurlez-le dans le puits!

Le jardinier le maintenait au-dessus du trou. Il sentait l'odeur humide des parois de pierre et voyait la surface obscure de l'eau, encore ridée par la chute du seau.

– Chikara! hurla-t-il.

L'écho monta vers lui – *kara, kara...*

– Chikara, reviens! C'est moi, Sunaomi, ton frère! Reviens! Chikara!

Un souffle d'air sembla s'élever de l'obscurité, comme s'il remontait des entrailles de la terre, ou de cet autre monde où demeuraient les morts. Kasho voyait avec un regard aveugle, entendait avec des oreilles sourdes. Il aperçut la silhouette solitaire de Chikara sur une route blanche et étroite.

– Chikara! hurla-t-il de nouveau.

Son frère s'arrêta et se retourna pour écouter.

– Reviens! l'implora Kasho, comme si le soir tombait déjà et qu'il fût temps pour les garçons de rentrer.

Chikara se mit à marcher vers lui.

Alors que le soulagement envahissait Kasho, il sentit autre chose s'éveiller. Des créatures tournèrent la tête, aux aguets, pareilles à des bêtes sauvages. Des êtres innombrables regardaient dans sa direction et tendaient l'oreille pour entendre leur nom. C'était la foule anonyme des morts. Il savait qu'il n'aurait pas dû les réveiller. Il sentait leur faim, leur désir de l'entraîner dans leur monde.

Il vit un chef de guerre aux yeux féroces et une fille qui jouait de la flûte en dansant, avec de longs cheveux noirs et des vêtements d'un blanc immaculé.

L'espace d'un instant, il fut tenté de s'attarder. Il cherchait des yeux le visage de ses parents.

Puis le jardinier le tira en arrière. Kasho aspira goulûment l'air.

– Vous avez été magnifique ! chuchota l'homme en le serrant furtivement contre lui. Maintenant, courez chez votre tante. Elle veut vous voir.

– Il est mort, n'est-ce pas ? demanda Kasho, les larmes aux yeux.

– Je ne crois pas, répondit le jardinier en se mettant à tirer sur la corde. Allez-y, j'apporterai l'eau aux garçons.

Kasho traversa à toutes jambes la cour et les cloîtres. Arrivé au jardin de la résidence, il se précipita vers la véranda et fit coulisser les portes sans demander la permission ni s'annoncer.

Sa tante et sa cousine étaient agenouillées près des coussins où Chikara était étendu, muet et immobile. Kaede avait un chapelet à la main et priait à voix haute. Quand elles levèrent les yeux vers lui, leur visage était baigné de larmes. Une nouvelle fois, le cœur de Kasho s'arrêta. Tombant à genoux, il prit dans sa main celle de Chikara.

– Il est si chaud, souffla-t-il.

– Mon enfant, il vient de rendre l'âme, dit Kaede avec douceur.

Les doigts de son frère serrèrent soudain les siens. Chikara ouvrit les yeux.

– Je vous ai entendu, chuchota-t-il. Je vous ai entendu, et je suis revenu.

Miki poussa un cri de surprise. Elle regarda sa mère, les yeux écarquillés.

– Que s'est-il passé ? demanda Kaede à Kasho.

– Le jardinier m'a dit de l'appeler dans le puits. J'ai obéi.

À ce souvenir, il frissonna. Il ajouta d'un ton hésitant :

– Était-il... était-il vraiment mort ?

– C'est ce que nous pensions, répondit Kaede. Nous t'avions fait venir pour t'apprendre cette affreuse nouvelle. Miki, tu dois informer l'abbé. Nous ne pouvons lui cacher cet événement, mais n'en parle à personne d'autre.

Elle pleurait et riait à la fois.

– Le Ciel soit loué ! Je n'aurais pas pu supporter une autre mort. Chikara, Sunaomi, votre mère m'a chargée de veiller sur vous. Vous êtes comme mes fils, à présent. Je ferais n'importe quoi pour vous.

– Mais vous ne devez pas m'appeler Chikara, observa le petit garçon. Je suis Sozo, ma tante. Et Sozo a un peu faim.

– Qu'allons-nous faire de vous ? demanda l'abbé, non sans gentillesse, à Kasho.

C'était une chaude soirée, quelques jours après la guérison de son frère. Ils se trouvaient dans la salle des Sesshu avec Gemba. Toutes les portes étaient ouvertes et une odeur de jasmin flottait dans l'air. Des chauves-souris voletaient dans le jardin en poussant leurs cris perçants. Un oiseau de nuit lança un appel prolongé, discordant.

Kasho s'efforçait de ne pas regarder les peintures, de peur qu'elles ne s'animent de nouveau. Il

évitait également le regard de Makoto. On l'avait déjà interrogé sur ce qui s'était passé lorsqu'il avait appelé son frère dans le puits, mais il n'avait pas parlé de la présence des morts innombrables, ni du chef de guerre et de la jeune fille. Il faisait de son mieux pour les oublier.

– Je n'ai rien fait de mal en le rappelant, n'est-ce pas ? demanda-t-il avec hésitation.

En fait, il savait que même si le seigneur des enfers en personne le lui avait interdit, il aurait crié le nom de son frère dans le gouffre obscur du puits.

– Bien sûr que non, répondit Makoto. Ç'a été comme un rayon de lumière au milieu de notre chagrin. Mais à présent, cela fait deux miracles. Il est difficile de garder secrets de tels événements. Des bruits courent déjà. Le jardinier n'est pas avec nous depuis longtemps, et nous ne savons pas grand-chose sur son compte. À l'avenir, nous le surveillerons davantage. Il se pourrait que certains moines du temple soient des espions de sire Saga ou du frère de Gemba, sire Miyoshi Kahei.

– Cela n'aurait rien d'impossible, approuva Gemba. Nous avons pour règle d'accueillir n'importe qui en lui faisant confiance, mais cela nous expose à la trahison.

– Il ne faudrait pas que votre présence ici attire une attention inopportune, Kasho, déclara Makoto. Ce pourrait être dangereux pour le temple. Sire Saga n'attend qu'un prétexte pour nous attaquer. Si jamais il apprend que ses deux vieux ennemis, Hiroshi et Gemba, sont ici, il ne manquera pas de trouver leur présence suspecte, même si nous ne lui sommes nullement hostiles.

– Hiroshi fait plus que lui être hostile, observa Gemba.

Makoto secoua la tête en souriant.

– Il est resté l'enfant belliqueux que nous avons rencontré sur la route de Maruyama. Il avait le même âge que ce garçon.

– Et comme lui, il était fils de guerrier et orphelin, dit Gemba.

– Je ferai tout pour qu'il n'y ait plus de miracles, assura Kasho.

– Il n'y a aucun inconvénient à faire des miracles, du moment qu'on les maîtrise, répliqua Gemba.

Le moine poussa un profond soupir, la lumière des lampes vacilla et une petite flamme se détacha de l'une d'elles, flotta à travers la pièce et resta en suspens sous les yeux de Kasho. Il la contempla, extasié, tandis qu'elle semblait s'incliner devant lui avant de se dissiper peu à peu.

– J'aimerais bien apprendre à en faire autant ! lança-t-il.

– Il est courant que les jeunes gens paraissent avoir des dons extraordinaires, au sortir de l'enfance, mais la plupart du temps ces pouvoirs ne sont qu'un feu vite éteint. Nombreux sont les enseignements antiques qui ne sont destinés qu'à une petite minorité. Nous verrons si vous en faites partie.

### 3

Kasho était censé garder secrets ces cours particuliers, mais il était impossible de rien cacher à Hisao.

– Je dois étudier les textes sacrés, lui avait-il dit quand Hisao avait voulu savoir où il allait.

– Je suis heureux de ne pas avoir été choisi pour cette corvée ! avait déclaré Hisao.

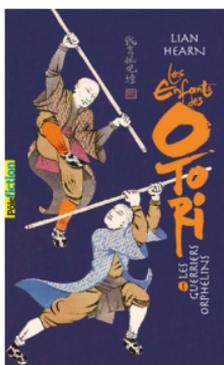
Néanmoins, Kasho trouva qu'il semblait aussi un peu jaloux. Il le pressait inlassablement d'avouer de quoi il était vraiment question, pourquoi on l'avait choisi et ce que l'abbé attendait de lui. Le garçon en vint à l'éviter autant que possible. Il esquivait ses questions en plaisantant ou en inventant des histoires fantaisistes. Cependant, des bruits commencèrent à courir, que Hisao en fût ou non la source. Un homme porta son épouse malade en haut de la montagne, dans l'espoir d'une guérison. Une femme vint implorer les moines qu'on crie dans le puits le nom de sa petite fille, afin de la ramener à la vie. On leur donna à manger avant de les renvoyer chez eux. Gemba leur déclara qu'aucun miracle n'avait lieu au temple, en dehors de ceux produits par la discipline et le renoncement.

Malgré tout, le temps plus chaud amena chez

# *Les Enfants des Otori*

## 1. *Les Guerriers orphelins*

Lian Hearn



Parce qu'il est le fils d'un traître, Sunaomi est condamné à devenir moine. Résigné à vivre au temple de Terayama jusqu'à la fin de ses jours, le garçon voit pourtant naître en lui des pouvoirs insoupçonnés. Et les clans qui s'affrontent pour régner sur les Huit Îles ne tardent pas à s'intéresser de près à ce puissant descendant de la Tribu...

**Guerres, magie, passion et violence au cœur d'un Japon féodal d'une infinie beauté : un nouveau cycle dans l'univers des Otori.**

### Le mot de l'autrice

« La fin du dernier volume du *Clan des Otori* m'avait véritablement bouleversée et j'ai senti le besoin de revenir auprès de ceux qui avaient survécu. J'ai longtemps cherché comment raconter l'histoire. Puis j'ai choisi Arai Sunaomi. C'est à travers ses yeux que nous allons suivre les autres personnages. »

« Une plongée entre fureur et merveilles dans un Japon réinventé. »

**Le Point**

Cette édition électronique du livre  
*Les Enfants des Otori - 1. Les Guerriers orphelins*  
de Lian Hearn  
a été réalisée le 5 octobre 2023  
par Françoise Pham et Melissa Luciani  
pour le compte des [Éditions Gallimard Jeunesse](#).  
(ISBN : 978-2-07-519798-4 – Numéro d'édition : 613457).

Code produit : U59687 – ISBN : 978-2-07-519800-4  
Numéro d'édition : 613459

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949  
sur les publications  
destinées à la jeunesse.